

Brouillard.

Trompettiste dans le petit orchestre dont le frère de la mariée est l'accordéoniste, Henri est invité pour l'animation du bal de la noce. Quant à Marie, sa présence est fondée sur ses liens de proche parenté avec la mariée, dont elle est une cousine.

Les deux ados se connaissent mais ne se fréquentent pas. Il la trouve jolie mais hors de portée, d'autant qu'une paralysante timidité l'empêche d'exprimer ses sentiments, non seulement à Marie, mais aux filles en général.

Elle le trouve mignon mais bien trop jeune. Même s'il n'a que quelques mois de moins, elle porte son regard plus loin devant, sur des garçons plus mûrs, pas sur les copains de son petit frère.

Avec une vingtaine d'invités ils se sont rendus là où les jeunes mariés ont décidé de passer leur première nuit conjugale puisque la coutume veut qu'à la fin du repas de noce, les nouveaux époux profitant du bal auquel tout le monde participe, subrepticement s'éclipsent vers un lieu tenu secret.

Bien évidemment, les proches connaissent le refuge et en accord avec les mariés, à partir d'une heure convenue, déboulent dans la chambre nuptiale, bouteilles de mousseux en main pour attester que la couche est bien partagée par le nouveau couple. Le mariage étant « consommé » des petits gages empreints de délicatesse donnent à cet instant une saveur particulière. Ainsi en est-il du chocolat fondu mélangé dans un pot de chambre à du vin pétillant et servi au couple qui doit l'avalier dans son lit. Une séquence de haute tenue culturelle déclenchant l'hilarité des invités qui en profitent pour sortir de leur répertoire de traditions et coutumes, quelques autres simagrées tout aussi subtiles.

Après ce moment de pur bonheur et quelques coupes avalées cul sec, la joyeuse troupe des invités quitte les lieux pour s'en retourner vers la douce atmosphère de la salle du mariage où les attendent une soupe à l'oignon, de copieux vestiges du banquet et bien évidemment une réserve de vins et liqueurs, assurant à coup sûr et à tous ceux qui ne sauront pas se comporter raisonnablement, une solide « gueule de bois » pour au moins les deux jours suivants.

Penché vers Marie, Henri émoustillé par le mousseux, lui murmure

à l'oreille « *Quel brouillard ! Si on se barre, personne ne le verra* ». L'idée plaît à Marie qui commence à trouver le temps long et veut bien accélérer le pas afin de prendre ses distances avec la troupe compacte des invités. Jamais comme cette nuit, ils n'avaient été, à ce point, escamotés à la vue des autres.

Du coup, le retour du village collé à la frontière du Luxembourg autorise une promiscuité dont Henri, audacieusement profite en passant son bras autour des épaules de Marie. Soustraite à la vue de tous, la jeune fille se sent libérée de l'ancestrale pudeur des adolescentes bien élevées. Elle accepte et anticipe même le rapprochement de son corps avec celui de son invisible et aléatoire partenaire.

Alors qu'ils avancent à grand peine mais en prenant une réelle avance sur le groupe, Marie bute dans ce qu'elle croit être une branche. En cherchant à repousser du pied cet obstacle, elle hurle de frayeur.

En travers du chemin s'étendent inertes les jambes d'un homme inconscient. Arrêtés par cet imprévu impressionnant, Marie et Henri voient avec plaisir le groupe revenir à leur hauteur et le frère du marié rassurer tout le monde.

En s'agenouillant près de corps, il constate qu'il s'agit d'un homme d'une quarantaine d'années, cuvant son vin et ne semblant pas souffrir de l'automnale fraîcheur nocturne.

L'individu qui retrouve ses esprits ne se rappelle pour autant pas comment il est arrivé là. Il était accompagné de quelques amis qui apparemment l'ont perdu de vue à cause du brouillard et ont, suppose-t-il, continué leur chemin.

Sans commentaire, les noceurs reprennent leur marche mais n'en pensent pas moins de l'attitude sidérante d'individus capables d'abandonner en pleine nuit, dans le froid, leur compagnon ivre et endormi en travers du chemin !

Après avoir tant bien que mal remis sur ses pieds l'inconnu du brouillard, ils l'invitent à les suivre. Le poivrot accepte la proposition et en zigzaguant s'agrège à la troupe.

Marie, qui vient de subir la plus grande peur de sa vie, s'est désintéressée, comme Henri de l'histoire et du devenir du pochtron. A quelques pas devant le groupe, parfaitement invisibles, ils se collent l'un à l'autre et échangent un vrai baiser, un baiser avec

la langue. Henri caresse les seins fermes de Marie quelque peu surprise d'accorder à ce gamin la faveur de la peloter. Un geste qu'elle n'avait encore toléré de personne !

Sans ce brouillard épais, masquant toute vue au delà de quelques centimètres, sans cette rocambolesque histoire d'un homme ivre en travers du chemin et sa désinhibition due à quelques rasades de vin pétillant, jamais rien de cette frénésie ne se serait produit. Jamais Henri, n'aurait osé poser sa main sur la poitrine de Marie et pressé sa verge en érection contre le ventre d'une jeune fille qu'il saluait en rougissant quelques heures auparavant !

Elle n'a pas cherché ce frottement et ne la pas refusé non plus. Pour Henri, cette poussée est des plus excitantes, il sent par instinct que c'est pas loin de là que ça se passe.

Au son des voix devenues audibles de leurs suivants, ils reprennent leur marche et accélèrent le pas en se tenant la main. Le groupe les a devinés et après quelques mots, les deux ados ont pu à nouveau mettre à l'abri leurs élans.

Au bas de la rue de la Résistance, dans le pignon des premières maisons, Henri adosse Marie au mur et tous deux reprennent leurs fougueux échanges de baisers et de caresses.

Henri serre fort Marie pour partager cette explosion des sens balayant tout tabou et exprimant son irrésistible envie de faire l'amour comme les mariés de tout à l'heure, radieux et apaisés par la copulation.

Henri n'a qu'un désir : mettre Marie nue dans son lit mais son objectif n'a aucune chance d'être atteint car la jeune fille semble avoir fait le tour de cette parenthèse sensuelle. Le jeune garçon est invité à revenir à la réalité et laisser s'apaiser l'incandescence d'une étreinte, certes agréable, mais arrivée à son terme, celui d'un flirt plutôt débridé mais sans plus.

De retour à la salle de la noce au milieu du groupe qui n'a rien soupçonné de leur embrasement, la douce et réservée Marie, prend désormais ses distances. Elle évite toute proximité avec le garçon, lui refusant même une danse au motif qu'il est tard, qu'elle est fatiguée et bla..bla..bla.

Avec la dissipation du brouillard et les premiers rayons d'un soleil automnal, tombe le rideau derrière lequel, de gré ou de force, était culturellement tenue la jeunesse en ces temps lointains d'avant 68.

Le jour se lève sans se presser. A l'abri des regards, Marie et Henri, après un discret et chaste baiser, se séparent. Personne ne saura jamais rien de la vague puissante de liberté sensuelle qui a

submergé un garçon et une fille de 16 ans. Une vague puissante mais fugace, au milieu d'une longue nuit de brouillard exceptionnellement dense.

Marie conserva pour Henri des sentiments d'affection, mais au delà de rapports aussi courtois que distants, et même d'un début de flirt quelques années plus tard, ils n'ont jamais parlé de leur innocente et intense effusion.

Elle s'est fiancée à un jeune chanteur de bal, bien sûr plus âgé qu'elle, et adressé à Henri qui effectuait son service militaire, un faire-part annonçant son mariage avec le « *John Lennon* » du canton. En retour il lui a écrit de sa plus belle plume, avec les mots de la sincérité, ses vœux de bonheur, un peu surpris de ne rien ressentir de particulier.

Plus d'un demi-siècle plus tard, Henri repense parfois à ces quelques minutes d'étreinte et se demande s'il arrive à Marie d'y penser aussi. Cela n'a aucune importance, mais la vie n'est-elle pas faite aussi de petites choses sans importance ?